

» qu'on avait déjà arrêtés pour cette af-  
 » faire, dont on ne tenait encore aucun  
 » fil. J'y aperçus un chirurgien des ar-  
 » mées; je ne doutai pas qu'un tel homme  
 » ne fût plutôt un intrigant qu'un fana-  
 » tique dévoué. Je fis diriger aussitôt sur  
 » lui tous les moyens propres à obtenir  
 » un prompt aveu; une commission mi-  
 » litaire fut à l'instant saisie de son af-  
 » faire; au jour il était jugé, et menacé  
 » de l'exécution s'il ne parlait. Une demi-  
 » heure après il avait découvert jusqu'aux  
 » plus petits détails. Alors on connut  
 » toute la nature et l'étendue du com-  
 » plot ourdi à Londres, et bientôt après  
 » on sut les intrigues de *Moreau*, la  
 » présence de *Pichegru* à Paris, etc.»

Je passe tous les détails de cette af-  
 faire, on peut les voir dans les lettres  
 écrites du Cap, en réfutation de celles  
 du docteur Warden, et dans l'ouvrage  
 de M. O'Méara. Les miens seraient pré-  
 cisément les mêmes que ces derniers;  
 ils viennent tous de la même source.

Quant à l'inculpation relative à la  
 mort de *Pichegru*, qu'on disait avoir  
 été étranglé par les ordres du Premier  
 Consul, Napoléon disait qu'il serait hon-  
 teux de chercher à s'en défendre, que

c'était par trop absurde. « Que pouvais-je  
 » y gagner? faisait-il observer. Un homme  
 » de mon caractère n'agit pas sans grands  
 » motifs. M'a-t-on jamais vu verser le  
 » sang par caprice? Quelques efforts  
 » qu'on ait faits pour noircir ma vie et  
 » dénaturer mon caractère, ceux qui me  
 » connaissent savent que mon organisa-  
 » tion est étrangère au crime; il n'est  
 » point dans toute mon administration,  
 » un acte privé dont je ne pusse parler  
 » devant un tribunal, je ne dis pas sans  
 » embarras, mais même avec quelque  
 » avantage. Tout bonnement, c'est que  
 » *Pichegru* se vit dans une situation sans  
 » ressource: son âme forte ne put envi-  
 » sager l'infamie du supplice, il déses-  
 » péra de ma clémence ou la dédaigna,  
 » et il se donna la mort.

» Si j'eusse été porté au crime, conti-  
 » nuait-il, ce n'est pas sur *Pichegru*,  
 » qui ne pouvait rien, que j'eusse dû  
 » frapper, mais bien sur *Moreau*, qui,  
 » en cet instant, me mettait dans le plus  
 » grand péril. Si, par malheur, ce der-  
 » nier se fût aussi donné la mort dans  
 » sa prison, il aurait rendu ma justifica-  
 » tion bien autrement difficile, par les  
 » grands avantages que j'eusse trouvés à



» m'en défaire. Vous autres, au-dehors,  
 » et les royalistes forcenés au-dedans,  
 » vous n'avez jamais connu l'esprit de la  
 » France. Pichegru, une fois démasqué  
 » comme traître à la nation, n'avait plus  
 » l'intérêt de personne ; bien plus, ses  
 » seuls rapports avec Moreau suffirent  
 » pour perdre celui-ci : une foule de ses  
 » partisans l'abandonnèrent ; tant, dans  
 » la lutte des partis, la masse s'occupait  
 » bien plus de la patrie que des individus.  
 » Je jugeai si bien, dans cette affaire,  
 » que quand Réal vint me proposer  
 » d'arrêter Moreau, je m'y opposai sans  
 » hésiter. Moreau est un homme trop  
 » important, lui dis-je ; il m'est trop di-  
 » rectement opposé, j'ai un trop grand  
 » intérêt à m'en défaire pour m'exposer  
 » ainsi aux conjectures de l'opinion. —  
 » Mais si Moreau pourtant conspire avec  
 » Pichegru ? continuait Réal. — C'est  
 » alors bien différent ; produisez-en la  
 » preuve ; montrez-moi que Pichegru  
 » est ici, et je signe aussitôt l'arrestation  
 » de Moreau. Réal avait des avis indi-  
 » rects de la venue de Pichegru ; mais il  
 » n'avait pu joindre encore ses traces.  
 » Courez chez son frère, lui dis-je : s'il  
 » a déserté sa demeure, c'est déjà une

» forte indice que Pichegru est sur les  
 » lieux ; si son frère se trouve encore  
 » dans son logement, assurez-vous de sa  
 » personne : sa surprise vous fera bientôt  
 » connaître la vérité. C'était un ancien  
 » religieux vivant à Paris, dans un qua-  
 » trième étage. Dès qu'il se vit saisi,  
 » sans attendre aucune question, il de-  
 » manda quelle pouvait être sa faute ;  
 » si on lui faisait un crime d'avoir reçu  
 » malgré lui, la visite de son frère. Il  
 » avait été le premier, disait-il, à lui  
 » peindre son péril, et à lui conseiller  
 » de s'en retourner. C'en fut assez, l'ar-  
 » restation de Moreau fut ordonnée et  
 » accomplie. Il sembla d'abord s'en in-  
 » quiéter peu ; mais arrivé à la prison,  
 » quand il sut que c'était pour avoir  
 » conspiré contre l'État, de concert  
 » avec Georges et Pichegru, il fut fort  
 » déconcerté, son trouble fut extrême.  
 » Quant à la multitude du parti, conti-  
 » nuait Napoléon, le nom de Pichegru  
 » sembla pour elle un triomphe ; ils s'é-  
 » criaient de toutes parts que Pichegru  
 » était à Londres, que sous peu de jours  
 » on aurait prouvé *l'alibi*, soit qu'ils ne  
 » sussent pas en effet qu'il fût dans Paris,



» ou qu'ils crussent qu'il lui serait aisé  
» de s'en échapper. »

Depuis long-temps le Premier Consul avait rompu avec Moreau. Celui-ci était entièrement gouverné par sa femme. « Malheur toujours funeste, disait l'Empereur, parce qu'on n'est alors ni soi ni sa femme; qu'on n'est plus rien. » Moreau se montrait tantôt bien, tantôt mal pour le premier Consul; tantôt obséquieux, tantôt caustique. Le Premier Consul, qui eût désiré se l'attacher, se vit obligé de s'en éloigner tout à fait. « Moreau finira, avait-il dit, par venir se casser la figure sur les colonnes du Palais. » Et il n'y était que trop poussé par les inconséquences ridicules et les prétentions de sa femme et de sa belle-mère. Celle-ci allait jusqu'à vouloir disputer le pas à la femme du Premier Consul. Le ministre des relations extérieures avait été obligé une fois, disait Napoléon, d'employer la force pour l'arrêter dans une fête ministérielle.

Moreau arrêté, le Premier Consul lui fit savoir qu'il lui suffisait d'avouer qu'il avait vu Pichegru, pour que toute procédure, à son égard, fût finie. Mo-

reau répondit par une lettre fort haute; mais depuis, quand Pichegru fut lui-même arrêté, que l'affaire prit une tournure sérieuse, alors Moreau écrivit au Premier Consul une lettre très-soumise; mais il n'était plus temps.

Moreau avait en effet conféré avec Pichegru et Georges; il avait répondu à leurs propositions: « Dans l'état présent des choses, je ne pourrais rien pour vous autres, je n'oserais pas vous répondre même de mes aides-de-camp; mais *désfaites-vous* du Premier Consul, j'ai des partisans dans le Sénat, je serai nommé immédiatement à sa place. Vous, Pichegru, vous serez examiné sur ce qu'on vous reproche d'avoir trahi la cause nationale; ne vous le dissimulez pas, un jugement vous est nécessaire; mais je réponds du résultat: dès-lors vous serez second Consul; nous choisirons le troisième à notre gré, et nous marcherons tous de concert et sans obstacles. Georges présent, que Moreau n'avait jamais connu, réclama vivement cette troisième place. Cela ne se peut, lui dit Moreau; vous ne vous doutez pas de l'esprit de la France, vous avez toujours été blanc;



» vous voyez que Pichegru aura à se laver  
 » d'avoir voulu l'être. — Je vous entends,  
 » dit Georges en colère. Quel jeu est  
 » ceci, et pour qui me prenez vous?  
 » Vous travaillez donc pour vous autres  
 » seuls, et nullement pour le Roi? S'il  
 » devait en être ainsi, bleu pour bleu,  
 » j'aimerais bien mieux encore celui qui  
 » s'y trouve. Et ils se séparèrent fort  
 » mécontents, Moreau priant Pichegru  
 » de ne plus lui amener ce brutal, ce  
 » taureau dépourvu de bon sens et de  
 » toute connaissance.

» Lors du jugement, disait Napoléon,  
 » la fermeté des complices, le point  
 » d'honneur dont ils ennoblirent leur  
 » cause, la dénégation absolue, recom-  
 » mandée par l'avocat, sauvèrent Mo-  
 » reau. Interpellé si les conférences, les  
 » entrevues qu'on lui reprochait étaient  
 » vraies, il répondit *non*. Mais le vain-  
 » queur d'Hœnlingen n'était pas habitué  
 » au mensonge; une rougeur soudaine  
 » parcourut tous les traits de sa figure.  
 » Aucun des spectateurs ne fut dupe.  
 » Toutefois il fut absous, et la plupart  
 » des complices condamnés à mort.

» Je fis grâce à beaucoup; tous ceux  
 » dont les femmes ou de vives interces-

» sions purent pénétrer jusqu'à moi ob-  
 » tinrent la vie. Les Polignac, M. de  
 » Rivière et d'autres auraient infaillible-  
 » ment péri sans des circonstances heu-  
 » reuses. Il en fut de même de gens  
 » moins connus, d'un nommé Borel,  
 » d'Ingand-de-Saint-Maur, de Rochelle,  
 » etc., etc., etc., qui eurent le même  
 » bonheur.

» Il est vrai, remarquait-il, qu'ils re-  
 » connurent peu, par la suite, une telle  
 » faveur, et que s'ils méritaient qu'on  
 » daignât suivre leurs actions, elles ne  
 » seraient pas propres à encourager la  
 » clémence. L'un d'eux qui, dans cette  
 » occasion, devait la vie principalement  
 » aux instances de Murat, est précisé-  
 » ment celui qui a mis sa tête à prix en  
 » Provence, en 1815. S'il a pensé que la  
 » fidélité devait l'emporter sur la recon-  
 » naissance, le sacrifice du moins aura  
 » dû lui être bien pénible. Un autre est  
 » celui qui a le plus propagé l'imputa-  
 » tion, aussi ridicule que celle sur Pi-  
 » chegru était absurde, de l'assassinat  
 » du lieutenant anglais Wright, etc. \*

» Et au milieu de toutes les affaires de

---

\* Voyez les lettres du Cap.



» Georges, Pichegru et Moreau, arriva,  
 » disait l'Empereur, celle du duc d'En-  
 » ghien, qui vint les compliquer d'une  
 » étrange manière. » Et il est entré alors  
 dans les détails de celle-ci. Or c'est cette  
 dernière circonstance qui m'a porté,  
 dans le temps, à déplacer et à renvoyer  
 jusqu'à aujourd'hui la totalité de l'ar-  
 ticle que je donne en ce moment, tant  
 je répugnais à aborder un sujet aussi  
 affligeant en lui-même, et si douloureux  
 pour un grand nombre de mes connais-  
 sances, qui avaient eu des relations  
 directes avec le prince, et lui étaient  
 personnellement attachées. Je redoutais  
 surtout le malheur de réveiller de trop  
 légitimes douleurs dans une haute per-  
 sonne qui m'honora jadis de quelques  
 bontés, dont le souvenir m'est toujours  
 demeuré précieux. Voilà mes motifs :  
 on les comprendra, on les approuvera ;  
 mais enfin, j'arrive au terme de mon  
 recueil, et mon devoir de narrateur fi-  
 dèle me commande impérieusement de  
 toucher ce triste sujet ; autrement on  
 pourrait donner peut-être à mon silence  
 absolu une interprétation qui ne serait  
 pas ma pensée. Toutefois, et par les  
 motifs déjà exprimés, je m'interdirai

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 429  
 tons les détails que l'on connaît déjà, et  
 qu'on a pu lire dans les ouvrages cités  
 plus haut : (Les Lettres du Cap et l'ou-  
 vrage de M. O' Méara) ; mon récit serait  
 au fond le même, car toutes ces rela-  
 tions sortent également de la bouche  
 de Napoléon ; je ne me permettrai que  
 quelques-unes des particularités qui  
 sont demeurées étrangères à ces écrits,  
 celles seulement qui tiennent de trop  
 près aux nuances caractéristiques de  
 Napoléon, pour que je ne me croie pas  
 forcé de les mentionner.

Cet événement avait dans le temps  
 frappé mon esprit, ainsi que toute la  
 masse de Paris : peut-être l'avais-je res-  
 senti plus vivement encore, pour mon  
 propre compte, à cause des principes  
 de mon enfance, des habitudes, des  
 relations de ma jeunesse, de la ligne de  
 mes opinions politiques ; car alors j'étais  
 loin encore de m'être rallié ; cette pre-  
 mière impression m'était toujours de-  
 meurée dans toute sa force, et mes idées  
 sur ce point étaient telles que je n'eusse  
 certainement pas osé prononcer le nom  
 du prince devant l'Empereur, tant il  
 m'eût semblé qu'il devait emporter avec  
 soi l'idée du reproche. C'est au point



que la première fois que je le lui entendis prononcer à lui-même, j'en devins rouge d'embarras. Heureusement je marchais à sa suite dans un sentier étroit, autrement il n'eût pu manquer de s'en apercevoir. Néanmoins, en dépit de toutes ces dispositions de ma part, lorsque, pour la première fois, l'Empereur développa l'ensemble de cet événement, ses détails, ses accessoires; lorsqu'il exposa ses divers motifs avec sa logique serrée, lumineuse, entraînante, je dois confesser que l'affaire me semblait prendre à mesure une face nouvelle. Quand il eut fini de parler, je demeurais surpris, absorbé; je réfléchissais en silence sur mes idées antérieures, je m'en voulais d'avoir peu ou point à répondre en ce moment, et il me fallut convenir avec moi-même que je me trouvais, en effet, bien plus fort en sentimens qu'en argumens, en objections solides.

L'Empereur traitait souvent ce sujet, ce qui m'a servi à remarquer dans sa personne des nuances caractéristiques des plus prononcées. J'ai pu voir, à cette occasion, très-distinctement en lui, et maintes fois, l'homme privé se débat-

tant avec l'homme public, et les sentimens naturels de son cœur aux prises avec ceux de sa fierté et de la dignité de sa position. Dans l'abandon de l'intimité, il ne se montrait pas indifférent au sort du malheureux prince; mais sitôt qu'il s'agissait du public, c'était tout autre chose. Un jour, après avoir parlé avec moi de la jeunesse et du sort de l'infortuné, il termina disant: « Et j'ai appris depuis, mon cher, qu'il m'était favorable; on m'a assuré qu'il ne parlait pas de moi sans quelque admiration; et voilà pourtant la justice distributive d'ici bas!... » Et ces dernières paroles furent dites avec une telle expression, tous les traits de la figure se montraient en telle harmonie avec elle, que si celui que Napoléon plaignait eût été en ce moment en son pouvoir, je suis bien sûr que, quelles qu'eussent été ses intentions ou ses actes, il eût été pardonné avec ardeur. C'est un sentiment du moment, une situation inopinée, sans doute, que je surprenais là; et je ne pense pas qu'ils l'aient été par beaucoup: Napoléon n'en devait pas être prodigue: ce point délicat touchait de trop près à sa fierté



et à la trempe spéciale de son âme; aussi variait-il tout à fait ses raisonnemens et ses expressions à cet égard, et cela à mesure que le cercle s'élargissait autour de lui. On vient de voir ce qu'il témoignait dans l'épanchement du tête à tête; quand nous étions rassemblés entre nous c'était déjà autre chose: cette affaire avait pu laisser en lui des regrets, disait-il; mais non créer des remords, pas même des scrupules. Y avait-il des étrangers? le prince avait mérité son sort.

L'Empereur avait coutume de considérer cette affaire sous deux rapports très-distincts: celui du droit commun ou de la justice établie, et celui du droit naturel ou des écarts de la violence. Avec nous il raisonnait volontiers, et d'ordinaire d'après le droit commun, et l'on eût dit que c'était à cause de la familiarité existante ou de sa supériorité sur nous, qu'il daignait y descendre, concluant habituellement, par son adage accoutumé: qu'on pourrait lui reprocher peut-être d'avoir été sévère; mais qu'on ne saurait l'accuser d'aucune violation de justice, parce que, bien qu'en eussent répandu la malveillance et la

mauvaise foi, la calomnie et le mensonge, toutes les formes avaient été régulièrement et strictement observées.

Mais avec les étrangers, l'Empereur s'attachait presque exclusivement au droit naturel et à la haute politique. On voyait qu'il eût souffert de s'abaisser avec eux à trop faire valoir les droits de la justice ordinaire; c'eût été paraître se justifier: « Si je n'avais pas eu pour moi, contre les torts du coupable, les lois du pays, leur disait-il, au défaut de condamnation légale, il me serait resté les droits de la loi naturelle, ceux de la légitime défense. Lui et les siens n'avaient d'autre but journalier que de m'ôter la vie; j'étais assailli de toutes parts et à chaque instant: c'était des fusils à vent, des machines infernales, des complots, des embûches de toute espèce. Je m'en lassai, je saisis l'occasion de leur renvoyer la terreur jusque dans Londres, et cela me réussit. A compter de ce jour les conspirations cessèrent. Et qui pourrait y trouver à redire? Quoi! journallement, à cent cinquante lieues de distance, on me porte a des coups à mort; aucune puissance, aucun tribunal sur la terre ne



» sauraient m'en faire justice, et je ne  
 » rentrerais pas dans le droit naturel de  
 » rendre guerre pour guerre ! Quel est  
 » l'homme de sang-froid, de tant soit  
 » peu de jugement et de justice, qui ose-  
 » rait me condamner ? De quel côté ne  
 » jetterait-il pas le blâme, l'odieux, le  
 » crime ? Le sang appelle le sang ; c'est  
 » la réaction naturelle, inévitable, infail-  
 » lible ; malheur à qui la provoque !....  
 » Quand on s'obstine à susciter des  
 » troubles civils et des commotions poli-  
 » tiques, on s'expose à en tomber vic-  
 » time. Il faudrait être niais ou forcené  
 » pour croire et imaginer, après tout,  
 » qu'une famille aurait l'étrange privi-  
 » lège d'attaquer journallement mon exis-  
 » tence, sans me donner le droit de le  
 » lui rendre : elle ne saurait raisonna-  
 » blement prétendre être au-dessus des  
 » lois pour détruire autrui, et se récla-  
 » mer d'elles pour sa propre conserva-  
 » tion : les chances doivent être égales.

» Je n'avais personnellement jamais  
 » rien fait à aucun d'eux ; une grande  
 » nation m'avait placé à sa tête ; la pres-  
 » que totalité de l'Europe avait accédé à  
 » ce choix ; mon sang, après tout, n'était  
 » pas de boue ; il était temps de le mettre

» à l'égal du leur. Qu'eût-ce donc été si  
 » j'avais étendu plus loin mes représailles !  
 » Je le pouvais : j'eus plus d'une fois  
 » l'offre de leurs destinées ; on m'a fait  
 » proposer leurs têtes, depuis le premier  
 » jusqu'au dernier ; je l'ai repoussé avec  
 » horreur. Ce n'est pas que je le crusse  
 » injuste dans la position où ils me rédui-  
 » saient ; mais je me trouvais si puissant,  
 » je me croyais si peu en danger, que je  
 » l'eusse regardé comme une basse et  
 » gratuite lâcheté. Ma grande maxime a  
 » toujours été, qu'en guerre comme en  
 » politique, tout mal, fût-il dans les  
 » règles, n'est excusable qu'autant qu'il  
 » est absolument nécessaire : tout ce qui  
 » est au-delà est crime.

» On aurait eu mauvaise grâce à se  
 » rejeter sur le droit des gens, quand on  
 » le violait si manifestement soi-même.  
 » La violation du territoire de Bade, sur  
 » laquelle on s'est tant récrié, demeure  
 » étrangère au fond de la question. L'in-  
 » violabilité du territoire n'a pas été  
 » imaginée dans l'intérêt des coupables ;  
 » mais seulement dans celui de l'indé-  
 » pendance des peuples et de la dignité  
 » du prince. C'était donc au souverain  
 » de Bade seul à se plaindre, et il ne le



» fit pas ; qu'il ne cédât qu'à la violence  
 » et à son infériorité politique, nul doute ;  
 » mais encore , que faisait tout cela au  
 » mérite intrinsèque des machinations  
 » et des attentats dont j'avais à me plain-  
 » dre , et dont je pouvais , en tout droit ,  
 » me venger ? » Et il concluait alors que  
 les véritables auteurs , les seuls vrais  
 et grands responsables de cette san-  
 glante catastrophe , étaient , au de-  
 hors , précisément les auteurs , les fau-  
 teurs , les excitateurs des assassinats  
 tramés contre le Premier Consul : « Car ,  
 » disait-il , ou ils y avaient fait tremper  
 » le malheureux prince , et par là ils  
 » avaient prononcé son sort ; où , en ne  
 » lui en donnant pas connaissance , ils  
 » l'avaient laissé dormir imprudemment  
 » sur le bord du précipice , à deux pas  
 » de la frontière , quand on allait frap-  
 » per un si grand coup au nom et dans  
 » les intérêts de sa famille. »

Avec nous et dans l'intimité , l'Empe-  
 reur disait que la faute , au-dedans ,  
 pourrait en être attribuée à un excès de  
 zèle autour de lui ou à des vues privées ,  
 ou enfin à des intrigues mystérieuses. Il  
 y avait été , disait-il , poussé inopiné-  
 ment ; on avait , pour ainsi dire , surpris

ses idées ; on avait précipité ses mesures ,  
 enchaîné ses résultats. « J'étais seul un  
 » jour , racontait-il ; je me vois encore à  
 » demi assis sur la table ou j'avais dîné ,  
 » achevant de prendre mon café ; on  
 » accourt m'apprendre une trame nou-  
 » velle ; on me démontre avec chaleur  
 » qu'il est temps de mettre un terme à de  
 » si horribles attentats ; qu'il est temps  
 » enfin de donner une leçon à ceux qui  
 » se sont fait une habitude journalière  
 » de conspirer contre ma vie ; qu'on n'en  
 » finira qu'en se lavant dans le sang de  
 » l'un d'entre eux ; que le duc d'Enghien  
 » devait être cette victime , puisqu'il pou-  
 » vait être pris sur le fait , faisant partie  
 » de la conspiration actuelle ; qu'il avait  
 » paru à Strasbourg ; qu'on croyait même  
 » qu'il était venu jusqu'à Paris ; qu'il  
 » devait pénétrer par l'Est au moment  
 » de l'explosion , tandis que le duc de  
 » Berry débarquerait par l'Ouest. Or ,  
 » nous disait l'Empereur , je ne savais  
 » pas même précisément qui était le duc  
 » d'Enghien ; la révolution m'avait pris  
 » bien jeune ; je n'allais point à la Cour ,  
 » j'ignorais où il se trouvait. On me satis-  
 » fit sur tous ces points. Mais s'il en est  
 » ainsi , m'écriai-je , il faut s'en saisir ,



» et donner des ordres en conséquence.  
 » Tout avait été prévu d'avance ; les  
 » pièces se trouvèrent toutes prêtes , il  
 » n'y eut qu'à signer ; et le sort du prince  
 » se trouva décidé. Il était depuis quel-  
 » que temps à trois lieues du Rhin, dans  
 » les Etats de Bade. Si j'eusse connu plus  
 » tôt ce voisinage et son importance , je  
 » ne l'eusse pas souffert, et cet ombrage  
 » de ma part, par l'événement, lui eût  
 » sauvé la vie.

» Quant aux diverses oppositions que  
 » je rencontraï, aux nombreuses solli-  
 » citations qui me furent faites, a-t-on  
 » répandu dans le temps, rien de plus  
 » faux ; on ne les a imaginées que pour  
 » me rendre plus odieux. Il en est de  
 » même des motifs si variés qu'on m'a  
 » prêtés ; ces motifs ont pu exister peut-  
 » être dans l'esprit et pour les vues par-  
 » ticulières des acteurs subalternes qui  
 » y concoururent ; de ma part, il n'y a  
 » eu que la nature du fait en lui-même  
 » et l'énergie de mon naturel. Assuré-  
 » ment, si j'eusse été instruit à temps de  
 » certaines particularités concernant les  
 » opinions et le naturel du prince ; si  
 » surtout j'avais vu la lettre qu'il m'écri-  
 » vit et qu'on ne me remit, Dieu sait par

» quels motifs, qu'après qu'il n'était  
 » plus, bien certainement j'eusse par-  
 » donné. » Et il nous était aisé de voir  
 que le cœur et la nature seuls dictaient  
 ces paroles de l'Empereur, et seulement  
 pour nous ; car il se serait senti si hu-  
 milié qu'on pût croire un instant qu'il  
 cherchait à se décharger sur autrui, ou  
 descendit à se justifier ; sa crainte à cet  
 égard ou sa susceptibilité était telle qu'en  
 parlant à des étrangers ou dictant sur ce  
 sujet, pour le public, il se restreignait  
 à dire que s'il eût eu connaissance de la  
 lettre du prince, peut-être lui eût-il fait  
 grâce, vu les grands avantages politi-  
 ques qu'il en eût pu recueillir ; et, tra-  
 çant de sa main ses dernières pensées,  
 qu'il suppose devoir être consacrées  
 parmi les contemporains et dans la pos-  
 térité, il prononce sur ce sujet, qu'il  
 suppose bien être regardé comme un  
 des plus délicats pour sa mémoire, que  
 si c'était à refaire, il le ferait encore !!!  
 Tel était l'homme, la trempe de son  
 âme, le tour de son caractère.

A présent que ceux qui scrutent le  
 cœur humain, qui se plaisent à visiter  
 ses derniers replis pour en déduire des  
 conséquences et en tirer des analogies,



s'exercent à leur gré, je viens de leur livrer des documens prononcés et des données précieuses. En voici une dernière qui ne sera pas la moins remarquable.

Napoléon me disait un jour sur le même sujet : « Si je répandis la stupeur » par ce triste événement, de quel autre » spectacle n'ai-je pas pu frapper le » monde, et quel n'eût pas été le saisissement universel !...

» On m'a souvent offert, à un million » par tête, la vie de ceux que je remplaçais sur le trône; on les voyait mes » compétiteurs, on me supposait avide » de leur sang; mais ma nature eût-elle » été différente, eussé-je été organisé » pour le crime, je me serais refusé à » celui-ci, tant il m'eût semblé purement » gratuit. J'étais si puissant, je me trouvais si fortement assis; ils paraissaient » si peu à craindre! Qu'on se reporte à » l'époque de Tilsit, à celle de Wagram, » à mon mariage avec Marie-Louise, à » l'état, à l'attitude de l'Europe entière! » Toutefois au fort de la crise de Georges » et de Pichegru, assailli d'assassins, on » crut le moment favorable pour me » tenter, et l'on renouvela l'offre contre

» celui que la voix publique, en Angle- » terre aussi bien qu'en France, mettait » à la tête de ces horribles machinations. » Je me trouvais à Boulogne, où le porteur de paroles était parvenu; j'eus la » fantaisie de m'assurer par moi-même » de la vérité et de la contexture de la » proposition; j'ordonnai qu'on le fit » paraître devant moi. Eh bien, Monsieur, lui dis-je en le voyant? — Oui, » Premier Consul, nous vous le livrons » pour un million. — Monsieur, je » vous en promets deux, mais si vous l'amenez vivant. — Ah! c'est ce que je ne » saurais garantir, balbutia l'homme, que » le ton de ma voix et la nature de mon » regard déconcertait fort en ce moment. » — Et me prenez-vous donc pour un » pur assassin! sachez, Monsieur, que » je veux bien infliger un châtement, » frapper un grand exemple; mais que » je ne recherche pas un guet-apens; et » je le chassai. Aussi bien c'était déjà » une trop grande souillure que sa seule » présence. »



*Du Jeudi 21 au Dimanche 24.*

Visite clandestine du domestique qui m'avait été enlevé. — Ses offres. — Seconde visite. — Troisième; je lui confie mystérieusement ma lettre au prince Lucien: cause de ma déportation.

La veille au soir, j'étais resté auprès de l'Empereur aussi tard qu'une ou deux heures après minuit; en rentrant chez moi, je trouvai que j'avais eu une petite visite qui s'était lassée de m'attendre.

*Cette petite visite*, reçue par mon fils, et que, dans le temps, la prudence me commandait d'inscrire dans mon journal avec déguisement et mystère, peut aujourd'hui, et va recevoir en ce moment toute son explication.

Cette visite n'était rien moins que la réapparition clandestine du domestique que sir Hudson Lowe m'avait enlevé, qui, à la faveur de la nuit et de ses habitudes locales, avait franchi tous les obstacles, évité les sentinelles, escaladé quelques ravins pour venir me voir, et me dire que, s'étant mis au service de quelqu'un qui partait sous très-peu de jours pour Londres, il venait m'offrir de prendre mes commissions en toutes

choses. Il m'avait attendu fort longtemps dans ma chambre, et ne me voyant pas revenir de chez l'Empereur, il avait pris le parti de retourner, dans la crainte d'être surpris; mais il promettait de revenir, soit sous le prétexte de voir sa sœur, qui était employée dans notre établissement, soit en renouvelant les mêmes moyens qu'il venait d'employer.

Je n'eus rien de plus pressé le lendemain que de faire part à l'Empereur de ma bonne fortune. Il s'en montra très-satisfait et parut y attacher du prix. J'étais fort ardent sur ce sujet; je répétais avec chaleur qu'il y avait déjà plus d'un an que nous nous trouvions ici sans que nous eussions encore fait un seul pas vers un meilleur avenir; au contraire, nous étions resserrés, maltraités, suppliciés chaque jour davantage. Nous demeurions perdus dans l'univers; l'Europe ignorait notre véritable situation: c'était à nous de la faire connaître. Chaque jour les gazettes nous apprenaient les impostures dont on entourait notre prison; les impudens et grossiers mensonges dont nos personnes demeuraient l'objet; c'était à nous, disais-je, de pu-